

Jean-Pierre Dupuy : la société en crise...de foi

Jean-Pierre Dupuy - philosophe des sciences | Samedi 20 Février 2010

Marianne2, avec France Culture, présente une interview de Jean-Pierre Dupuy. Le philosophe des sciences parle notamment du lien entre la crise économique et celle du sacré dans notre société.

Jean-Pierre Dupuy, vous avez récemment publié un livre intitulé « *La marque du sacré* », aux Editions Carnets Nord... Dans la revue « *Etudes* » est paru l'an dernier un texte portant plus spécifiquement sur cette crise, qui s'intitule « *La crise et le sacré* ». En quoi l'absence de sacré peut-il concerner cette crise ?

Très bonne question et question très difficile. Dans les analyses qu'on peut entendre ou lire sur la crise, il me semble qu'on insiste rarement sur le lien entre les considérations anthropologiques, historiques, philosophiques et ce que les économistes peuvent dire sur le sujet. Or, je pense qu'il est fondamental de faire ce lien, ne serait-ce que pour des raisons stratégiques, sinon les économistes vont dire « *Bon, c'est bien beau tout cela, mais c'est du baratin, ça ne nous concerne pas* »...

Alors, expliquez-nous le lien en quelques phrases...

Ce qu'il y a de plus terrible dans la crise actuelle, c'est le chômage. C'est le premier symptôme qui va toucher des millions de gens, des centaines de millions de gens de par le monde. Cela signifie que des personnes qui disposent de talents dans tous les domaines ne vont pas pouvoir ni les développer, ni les utiliser, ni les mettre au service de la collectivité... L'économie dite libérale qui explique tout par le fonctionnement du marché a une explication pour le chômage : c'est que le prix du travail est trop élevé, les salaires sont trop forts... Mais les économistes libéraux pensent qu'automatiquement ce prix du travail, donc du salaire, étant trop fort va diminuer...

Très bien, mais si le prix du travail est trop fort et les salaires trop élevés, cela veut dire aussi que relativement les prix des marchandises sont trop bas. Pour un économiste libéral, s'il y a chômage, il y a donc forcément une demande de marchandises forte parce que les prix sont relativement bas. Ce qui veut dire qu'il y a à la fois des gens qui voudraient travailler et qui ne travaillent pas, et par ailleurs des gens qui se pressent au magasin pour acheter des marchandises et qui n'en trouvent pas. Donc, stagnation du côté du travail, inflation du côté des marchandises, c'est ce qu'on appelle la « *stagflation* ». Ainsi, pour un économiste libéral, s'il y a chômage, il y a « *stagflation* »...

Or, Keynes qui fut un génie, observait tout autre chose au début des années 30, dans la très grande crise commencée en 29. Il observait des gens qui voulaient travailler et qui ne trouvaient pas de travail, et des entrepreneurs, des producteurs, qui voulaient mettre des produits sur le marché et qui ne trouvaient pas de clients. Donc déflation des deux côtés. Et Keynes a trouvé une explication du phénomène qui paraissait absolument inconcevable pour un économiste libéral. Pourquoi ? Parce que selon l'équilibre des marchés, si une telle chose se produisait, déflation dans tous les domaines, se mettraient en place automatiquement des contrepoids qui élimineraient cette situation absurde pour tous...

C'est l'équilibre qui se remettrait en place...

L'équilibre se remettrait en place. C'est ce qui s'est produit avec ce qu'on a appelé le fordisme : « *Je paie bien mes ouvriers pour qu'ils achètent mes voitures !* », disait Henri Ford. En augmentant les salaires, les

producteurs d'automobiles distribuent du pouvoir d'achat qui entraîne une demande pour les automobiles de Monsieur Ford. Mais Keynes a compris la raison pour laquelle de tels mécanismes ne se mettaient pas en place automatiquement. C'est le concept central d'anticipation. Il a montré qu'il pouvait y avoir simultanément des anticipations désastreuses dans tous les domaines, c'est-à-dire des entrepreneurs qui anticipent qu'ils ne vont pas trouver de débouchés, et qui du coup n'engagent pas de travailleurs, et des travailleurs qui anticipant qu'ils vont être au chômage ne consomment pas...

Est-ce ce à quoi nous assistons aujourd'hui ?

Exactement. C'est ce qui se passe aujourd'hui. Nous avons une crise de déflation généralisée, à l'échelle mondiale. Keynes a compris que les sociétés humaines, et pas seulement les économies, fonctionnaient en se projetant dans l'avenir, produisaient des anticipations. Je vais faire une comparaison : supposez que vous soyez alpiniste et que vous ayez à monter le long d'une paroi rocheuse ou glacée. Comment faites-vous ? Vous projetez votre piolet vers le haut et vous vous tractez à partir de ce point d'appui. Voilà ce que font les sociétés humaines par rapport à l'avenir, à ceci près qu'il n'y a pas de paroi car l'avenir n'existe pas. Mais tout se passe comme si les sociétés humaines étaient capables de se projeter vers l'avenir ainsi...

Alors, on ne voit pas encore le sacré complètement...

Il nous faut un point d'appui à l'extérieur, et cet appui à l'extérieur c'est nous-mêmes qui le créons. Les philosophes appellent ce geste « *l'auto-transcendance* ». Avec l'auto-transcendance, nous ne sommes pas loin de la transcendance n'est-ce pas ? Sans doute est-ce de cette manière-là que les hommes, dans une perspective laïque évidemment, créent des dieux. Or, si les dieux sont des créations humaines, cela implique que les sociétés humaines sont capables de se projeter au-delà d'elles-mêmes, et d'inventer des êtres extérieurs à elles qui vont leur donner sens et qui vont leur permettre de se projeter en dehors d'elles-mêmes, vers l'avenir par exemple...

Diagnostic pour aujourd'hui ? Pourquoi ne fabrique-t-on plus de l'auto-transcendance ?

Parce que l'auto-transcendance est d'autant plus concevable, qu'il existe des points extérieurs où se raccrocher. Or, l'économie occupe aujourd'hui toute la place. Il n'y a plus d'extérieur à l'économie. Qu'est-ce qui pourrait jouer le rôle de cette paroi rocheuse ou glacée ? Ce pourrait être le politique par exemple... Or, que sont devenus les politiques ? Ils sont devenus des économistes, et en général de très mauvais économistes qui n'ont même aucune idée de la philosophie dont nous venons de parler. Il n'y a plus que l'économie. L'économie est seule face à elle-même, avec elle-même, et s'est privée par là même de cette capacité d'auto-transcendance...

Pourquoi en est-on arrivé là ?

L'hypothèse que j'ai formulée il y a longtemps, et que je reprends dans le livre dont vous parlez, c'est que ce développement de l'économie, dans nos pensées et dans la réalité, est concomitant du retrait du sacré de nos sociétés. Ce que Max Weber appelait « la sécularisation, le désenchantement du monde », qu'on peut aussi appeler la désacralisation du monde. Cette concomitance n'est pas un hasard. L'économie joue, sans doute, le rôle que jouait le sacré dans la régulation des sociétés humaines...

Nous sommes aujourd'hui dans la pure immanence. La capacité d'auto-transcendance s'est perdue, et je pense que cette perte est concomitante d'un mouvement très général dans nos sociétés, ce que j'appelais dans l'interview « *la désacralisation du monde* »...

Et cette désacralisation s'est-elle déroulée par étapes ?

J'ai beaucoup travaillé avec René Girard. Certes, je n'accepte pas toute son anthropologie de la violence et du sacré, mais je pense qu'il a effectué une percée absolument extraordinaire dans l'Histoire des sciences de l'Homme. Son hypothèse, corroborée par de nombreux arguments et observations, est la suivante : le sacré est la violence des hommes extériorisée.

Girard cite souvent une phrase tirée de l'évangile de Marc : « *Satan expulse Satan* ». Ce qui signifie selon lui que la violence des hommes est capable de se mettre à l'extérieur d'elle-même, sous la forme d'institutions, de symboles, de rituels, de pratiques, de représentations... toutes ces choses qui composent le sacré justement... Par là même cette violence serait contenue donc mise en échec partiellement. La violence s'empêcherait elle-même de dégénérer dans l'autodestruction du groupe humain considéré.

C'est la violence qui produit le sacré ?

C'est la violence qui produit le sacré...

Ce qui ne veut pas dire que le sacré soit violent...

J'utilise souvent un jeu de mots qui est beaucoup plus qu'un jeu de mots: c'est le double sens du mot « *contenir* » en français... « *Contenir* » c'est « *avoir en soi* » et aussi « *faire barrage à* ». Le sacré contient la violence dans les deux sens du mot « *contenir* » : le sacré est violent, mais le sacré en même temps fait barrage à la violence. Un sacrifice humain, c'est un meurtre qui prétend conclure une série de meurtres, par exemple une vendetta. Mais ce meurtre se donne comme le dernier. Il s'agit bien d'un meurtre, mais c'est aussi autre chose. Voilà comment fonctionne l'auto-transcendance du sacré...

Le sacrifice d'Isaac est la sortie du sacrifice humain...

Oui, il représente le passage du sacrifice humain au sacrifice animal puisque c'est un bélier qui est sacrifié à la place.

Or, nos sociétés, pour des raisons peut-être mystérieuses, sont en voie de désacralisation, de sécularisation, de désenchantement, c'est le mot de Max Weber. Son hypothèse qui a été très critiquée, est claire : une variante de christianisme, à savoir le protestantisme - et plus spécialement le calvinisme - est en grande partie responsable de cette désacralisation du monde.

Dans le domaine de la pensée, c'est avec ce qu'on a appelé « *les lumières écossaises* », David Hume, Adam Smith, etc... qu'on a compris que l'économie naissante, le capitalisme naissant, pouvait être un moyen de substitution au sacré pour gérer la violence des hommes pour réguler la violence des hommes. Nous, Français du 21ème siècle, et surtout les gens de ma génération, nous avons été influencés par la tradition marxiste qui affirmait que l'économie c'était la violence, l'exploitation, l'aliénation... Or, au 18ème siècle, naît l'idée chez Montesquieu et dans Les Lumières Ecossaises que l'économie est un substitut au sacré dans la régulation de la violence des hommes...

De quelle façon ? La main invisible, c'est ça ? Les vices privés qui font la vertu publique ?

Quels sont les arguments avancés par ces auteurs qui défendent l'idée que l'économie fait barrage à la violence ? La chose étonnante c'est qu'ils sont, pour l'essentiel, les mêmes que ceux utilisés par les critiques de l'économie pour dire « *l'économie c'est la violence* »... Par exemple : Pour les critiques marxistes de l'école de Francfort, le retrait dans la sphère privée qui implique que l'on ne s'intéresse qu'à ses petits intérêts est à mettre au passif de l'économie en tant qu'il engendre l'aliénation des hommes aux règles de l'économie... Or, nous disent Montesquieu et plusieurs membres des Lumières Ecossaises, ce retrait dans la sphère privée est positif : il contient la contagion des passions violentes que sont l'envie, la jalousie, la lutte ce qu'Hegel appellera « *la lutte dérisoire pour la reconnaissance, la gloire* »... Si chacun se replie dans la sphère privée, il n'y aura plus de fil conducteur pour le virus...

On désénerve un peu l'animal social, si je puis dire... mais du coup, on lui fait perdre aussi l'accès à un sens collectif...

Marx définit ainsi l'aliénation : les hommes ne se reconnaissent pas dans les phénomènes qu'ils engendrent collectivement. Mais on peut dire aussi, en renversant l'argument, que cette auto-extériorisation fait que lorsque quelqu'un perd son emploi, est mis à la rue, il n'y a pas d'humiliation puisque personne ne l'a voulu ! C'est un argument qui a été avancé par des penseurs comme Frédéric Hayek. Il n'y a pas à

rechercher des bouc-émissaires, personne n'a voulu ce qui se produit.

Or, ce qui me frappe dans la crise actuelle, c'est qu'elle procède comme une vague de tsunami qui agit de manière indifférenciée. Vous avez des escrocs qui payent mais d'autres sans doute qui ne payent pas, vous avez des entreprises très bien gérées qui payent et d'autres très mal gérées qui survivent, il y a une perte complète de sens...

Pourquoi le système mise en place par les libéraux ne marche plus ?

Parce qu'il a pris toute la place et ne se trouve plus d'extériorité. Juste une remarque : vous voyez partout, dit et écrit, de la part des critiques de ce qui se passe aujourd'hui, aussi bien à droite qu'à gauche, que la crise démontre l'incapacité de l'économie à s'autoréguler. Et qu'en conséquence il faut réinventer, réintroduire une régulation. Pour moi, il y a là une confusion totale des catégories, car c'est l'inverse qu'il faut dire : c'est parce que l'économie s'autorégule qu'il faut la réguler. C'est parce qu'elle s'autorégule d'une manière non satisfaisante pour les humains que nous sommes...

Pour qu'il y ait auto-transcendance, il faut que se manifeste une vraie extériorité, je n'ose pas dire une vraie transcendance. Je reprends l'exemple de l'alpiniste qui grimpe sur sa paroi et qui se tracte après avoir jeté son piolet vers le haut. Sa vie dépend du point de résistance... Si l'on voulait réguler l'économie, ce ne pourrait-être qu'à partir d'un extérieur à l'économie. Et cet extérieur se nomme « *le politique* ». Le problème est que le politique a été complètement, « *économystifié* ». Nous souffrons de « *l'économystification* » du politique ...

A ce sujet, l'arrogance des experts est extraordinaire. Il faudrait un Molière pour s'en moquer. Quand je les entends, je pense à l'inénarrable scène 3 de l'acte 2 du « *Bourgeois gentilhomme* » où l'on voit le maître de musique, le maître de danse et le maître d'arme se bagarrer parce que chacun considère que son Art est le meilleur et le plus essentiel. Survient le maître de philosophie qui du haut de sa chaire veut les mettre d'accord à coups d'arguments... Au bout de cinq minutes, il est mis au même plan que les autres. Ils se bagarrent maintenant à quatre au lieu de trois... L'extériorité ne se décrète pas...

Et c'est qui le Bourgeois gentilhomme aujourd'hui ?

C'est nous ! Nous, les spectateurs du G20...

Vous ne croyez donc pas à la capacité du politique à reprendre la main sur l'économique ?

Non, parce que le politique est devenu un économiste et un mauvais économiste en plus...

Mais peut-être peut-il évoluer, comprendre ce que vous dites...

Quand vous conduisez une voiture, vous n'avez pas intérêt à la conduire en regardant le capot. Vous avez intérêt à avoir le regard aussi loin que possible... Voilà ce qui nous manque, cette capacité de nous projeter dans l'avenir lointain avancer... C'est Münchhausen se tirant du marais en se soulevant par les cheveux !

Si vous ne croyez plus dans la capacité de la sphère politique à jouer son rôle d'extériorité vis-à-vis de l'économique, espérez-vous encore dans une reformation spontanée, par la base, de cette auto-transcendance ?

Je pense que ce serait de l'ordre du miracle et je crois aux miracles... Pour que cette auto-transcendance en direction de l'avenir fonctionne, il faut qu'une société humaine soit capable de se donner, d'une part, une image de l'avenir désirable et, d'autre part, une image suffisamment crédible pour qu'elle ne soit pas découragée d'avance d'avoir à la créer. Ces deux conditions définissent une utopie crédible et c'est cette capacité que de toute évidence nous avons perdue. J'entends partout le mot « *relance, relance, relance* ». Les gens qui nous gouvernent ou qui prétendent nous gouverner, veulent-ils simplement qu'on revienne sur le chemin précédent ? Or, nous savons que ce chemin mène à l'abyme, ne serait-ce que pour l'environnement .